

## LA GENESE D'UN FRONT PIONNIER DE CACAO EN INDONESIE

### l'exemple du Kecamatan Pakué

F. DURAND\*

#### RESUME

*Jusqu'au milieu des années 1960, le Kecamatan (1) Pakué, dans la province sud-est de l'île de Célèbes était une région forestière peu peuplée avec une économie relativement diversifiée. A partir des années 1970, des migrants de la province voisine de Sulawesi-Sud sont venus planter des cocotiers et du tabac, puis dans les années 1980, des girofliers et des cacaoyers. Dans le sud du Kecamatan Pakué, cette dernière culture a connu un succès rapide dû aux avantages comparatifs qu'offre le cacao, au dynamisme des migrants Bugis et à l'encouragement de l'Etat. Cependant, la réussite économique de la région a été obtenue au prix d'importants défrichements forestiers qui risquent d'avoir, à l'avenir, de sérieuses conséquences écologiques. De plus, l'option de la quasi-monoculture de cacao a rendu les paysans dépendants du marché mondial et pourrait également s'avérer dangereuse en cas de propagation de parasites comme le pod-borer qui sévit dans d'autres provinces d'Indonésie.*

#### MOTS-CLES

**Cacao - Clou de girofle - Riz - Croissance démographique - Culture commerciale - Droit foncier - Indonésie - Sulawesi.**

#### INTRODUCTION

Le cacao est connu de longue date dans l'archipel indonésien. Aux alentours du 17<sup>ème</sup> siècle, la variété criollo, en provenance du Mexique, via les Philippines, aurait été introduite au nord de Sulawesi (nom indonésien de l'île de Célèbes) et dans l'archipel des Moluques. De là, il se serait dispersé vers Java, puis vers la Malaisie et le Sri Lanka (WESSEL et TOXOPEUS, 1986).

A partir de 1880, suite à un recul de la culture du café, le cacao connut un léger essor avec une production qui atteignit 2 500 tonnes en 1910 cependant, le développement rapide des parasites *Helopeltis sp.* et *Acrocercops cramerella* allait freiner cette progression et amener l'abandon de cette culture dans la plupart des grandes plantations de Java. Le cacao se maintiendra néanmoins avec une production qui oscilla entre 500 et 1 500 tonnes de 1920 aux années 1960, tandis que quelques essais seront réalisés pour créer des variétés hybrides (WOOD, 1982).

Mais c'est à la fin des années 1970 et surtout à partir des années 1980, à l'exemple de la Malaisie, que grâce à des coûts de revient très faibles, l'Indonésie va réellement accroître sa production qui a décuplé au cours des dix dernières années pour atteindre 100 000 tonnes en 1990. Le pays occupe maintenant le 7<sup>ème</sup> rang mondial, avec 4% du marché et ambitionne 250 000 tonnes pour le prochain plan quinquennal (1994/1999).

La moitié du cacao indonésien provient actuellement du sud de l'île de Célèbes, essentiellement grâce à de petites plantations familiales dont l'influence, comme la production, ont longtemps été sous-estimés par les autorités (RUF, 1990). La présente étude a cherché à mettre en lumière les processus de transformation au sein d'une dizaine de villages du sud de l'île afin d'essayer de comprendre la dynamique économique, socio-culturelle et politique qui est à l'origine de ce boom cacaoyer (2).

\* Allocataire de recherche, Université Paris VII-Jussieu, Laboratoire Tiers-Monde, URA CNRS 363.

(1) La République d'Indonésie est divisée en provinces qui sont elles-mêmes découpées en Kabupaten (équivalent français du département, appelé district par les Anglo-Saxons). Les Kabupaten se subdivisent à leur tour en Kecamatan (équivalent du canton) qui peuvent comprendre un nombre variable de communes (kelurahan) ou de villages (desa).

(2) Les données de cette étude proviennent principalement de questionnaires semi-ouverts auprès de planteurs de dix communes du sud du Kecamatan Pakué. Elaborés en équipe, dans le cadre d'un programme de recherche sur le cacao en Indonésie, coordonné par F. RUF, ces questionnaires composés de 48 questions, cherchaient notamment à déterminer l'histoire du planteur, le mode d'acquisition de la terre, les motivations ayant amené le choix de planter (ou non) du cacao, les pratiques culturales et l'utilisation du revenu. Des entretiens avec les chefs, des «anciens» de ces villages et des responsables de l'administration ont également été réalisés. Cet article est tiré d'un rapport de mission rédigé en octobre 1990 qui est présenté au «Workshop en socio-economic aspects of Sulawesi cocoa» (Bogor, 11 juillet 1991).

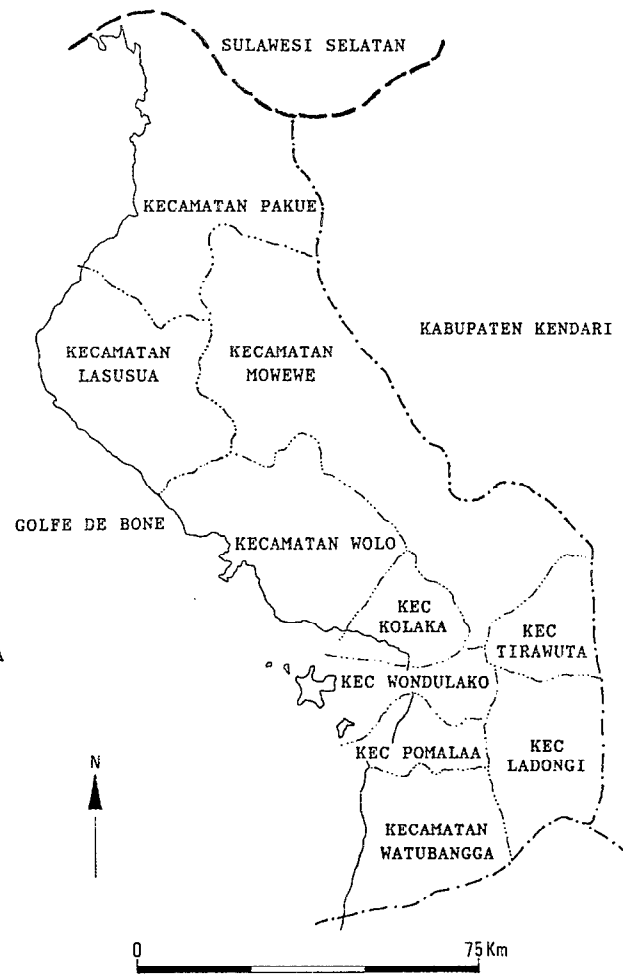
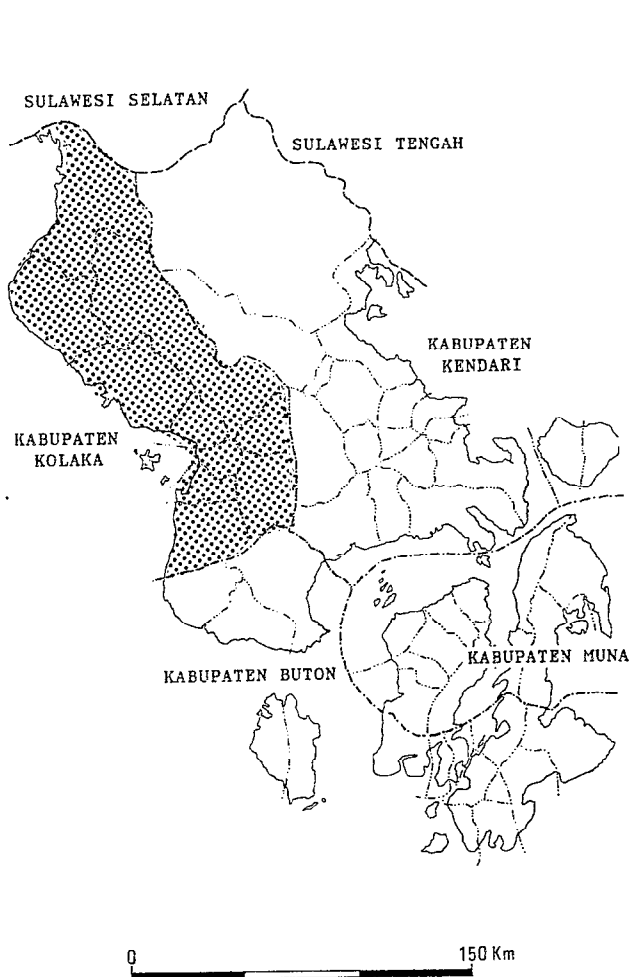
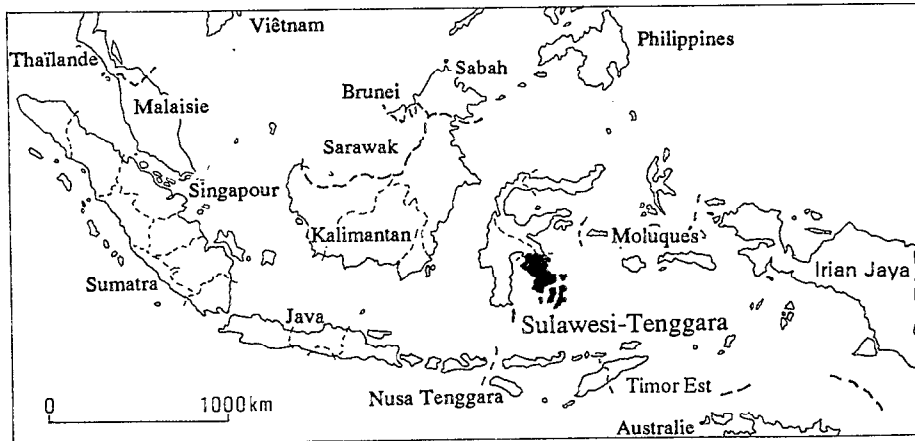


Fig. 1 — La province de Sulawesi Sud-Est

Fig. 2 — Le Kabupaten kolaka

Sources : Kabid Penotagunaan Tana Karvil BPN Sultra 1990

## UNE ETROITE PLAINE LITTORALE

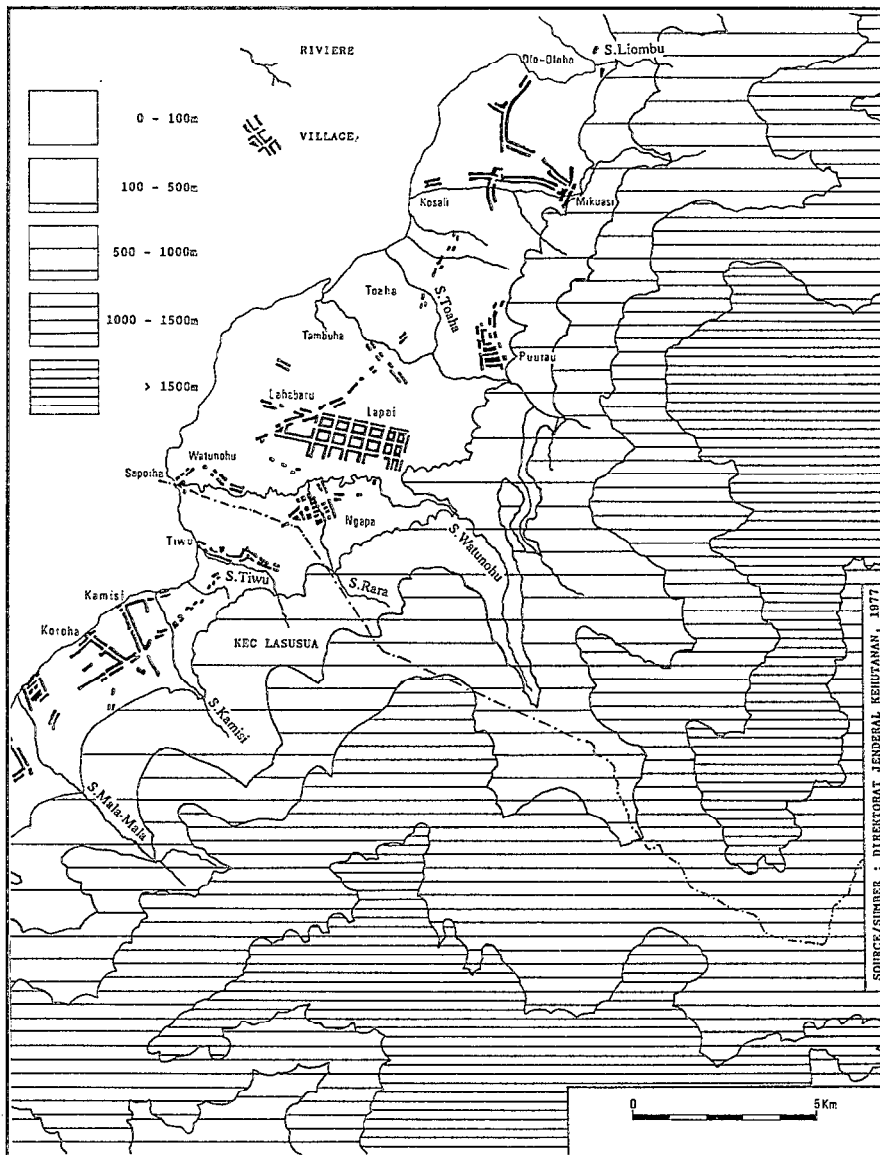
Le Kecamatan Pakué est une division administrative de 2000 km<sup>2</sup> autrefois rattachée à la province de Sulawesi-Sud (Sulawesi Selatan) et qui fait maintenant parti du Kabupaten Kolaka dans la province de Sulawesi Sud-Est (Sulawesi Tenggara) (Fig. 1).

Cette région située sur l'arc nord-est du golfe de Bone serait apparue lors de la formation de l'île de Sulawesi par la rencontre de deux fragments continentaux à l'époque Miocène (entre 19 et 13 millions d'années).

Elle est composée de roches métamorphiques complexes et de matériaux ultra-basiques plus anciens que sont venus couvrir par endroit des sédiments marins notamment sableux et calcaires.

Ces formations accidentées, qui peuvent atteindre 2 000 mètres d'altitude, sont séparées de la mer par une étroite plaine de quelques kilomètres de large qui s'est constituée par l'apport d'alluvions d'un grand nombre de petites rivières (Fig. 2).

Fig. 2 — Le relief dans le sud du Kecamatan Pakué



L'ensemble des sols de la région, dont la profondeur peut aller de 30 à plus de 90 cm, est considéré comme moyennement fertile, avec parfois des concentrations en métaux lourds pouvant être toxiques pour certaines cultures. Les matières organiques de la couche humique accumulée par la forêt semblent cependant assurer une certaine fertilité aux sols du Kecamatan Pakué.

Le climat actuel est tropical humide avec des précipitations annuelles moyennes comprises entre 1 500 et 2 500 mm. Il est caractérisé par une saison sèche marquée, les pluies au cours du mois le plus sec, entre août et novembre, étant inférieures à 60 mm. Les données recueillies montrent cependant une forte variabilité avec des totaux annuels parfois inférieurs à 1 500 mm ou supérieurs à 3 000 mm (Fig. 3).

L'amplitude thermique est relativement faible avec un minimum compris entre 20 et 24° et un maximum entre 29 et 33° avec un ensoleillement relativement restreint. Les chiffres disponibles pour trois stations de Sulawesi Sud-Est varient de 1750 à 1900 heures par an soit entre 4,8 et 5,2 heures d'ensoleillement par jour. Le taux d'humidité de l'air en revanche est élevé toute l'année et se situe entre 73 et 85% .

Ces conditions pédologiques et climatiques qui ont parfois été considérées comme peu favorables à l'agriculture (Parry in Whitten 1982, RePPProT (3) 1988), rendent cependant possible la culture d'un vaste éventail de plantes tant vivrières que commerciales. Elles ont également permis la formation au cours des âges de forêts aux essences diversifiées caractéristiques de la végétation de la partie orientale de l'archipel indonésien avec, à côté des arbres des mangroves, de l'*Agathis* et du rotin très exploités des espèces moins recherchées qui sont souvent connues sous leur nom vernaculaire (Eha, Kelapi, Kuma, Nato, Nyampuh ou Ponto).

La faune semble avoir été également assez riche. Dans les monographies de villages du début des années 1980, on trouve mention de cerfs, d'anoa (bovidé sauvage endémique à Sulawesi), de varans, de rongeurs, de civettes («musang», nom générique des Viverridés), de singes, de coqs sauvages («ayam hutan») et de serpents. Lorsqu'ils apparaissent dans ces textes, ces animaux sont généralement considérés comme nuisibles par les hommes installés dans la région.

Fig. 3 — Les précipitations dans le Kecamatan Pakué

	1980		1981		1984		1985		1986		1987	
	mm	jours de pluie	mm	jours de pluie	mm	jours de pluie	mm	jours de pluie	mm	jours de pluie	mm	jours de pluie
janvier	233	7	68	4	63	16	43	10	144	8	216	15
février	127	7	155	8	110	21	153	14	200	17	102	8
mars	232	11	634	20	160	24	118	14	393	24	189	16
avril	572	16	824	18	147	21	209	19	491	23	353	23
mai	216	13	385	20	202	23	207	24	288	16	168	18
juin	361	16	450	13	150	23	195	19	290	19	194	18
juillet	91	5	106	9	187	29	327	28	330	15	71	10
août	165	5	50	1	45	9	84	10	140	8	68	9
septembre	115	11	195	13	102	15	124	10	28	3	32	6
octobre	87	8	161	10	24	5	107	11	64	5	55	10
novembre	104	8	106	8	76	9	246	21	200	14	39	9
décembre	168	7	43	5	197	17	158	12	231	11	47	9
<b>Total</b>	<b>2471</b>	<b>114</b>	<b>3177</b>	<b>129</b>	<b>1463</b>	<b>212</b>	<b>1971</b>	<b>192</b>	<b>2799</b>	<b>163</b>	<b>1534</b>	<b>151</b>
<b>Moyenne</b>	<b>206</b>	<b>10</b>	<b>265</b>	<b>11</b>	<b>122</b>	<b>18</b>	<b>164</b>	<b>16</b>	<b>233</b>	<b>14</b>	<b>128</b>	<b>13</b>

Source : «Kecamatan Pakué dalam angka 1980-1984» pour les années 1980 et 1981 ; données recueillies par la station météorologique de Kosali (Kecamatan Pakué) pour les années 1984 à 1987.

(3) RePPProt : Regional Physical Planning Programme for Transmigration, est un programme de coopération entre le Ministère indonésien de la Transmigration et l'ODNRI (Overseas Development Natural Resources Institute, U.K.). Mené dans la fin des années 1980, il a permis la collecte de données sur toute l'Indonésie et la réalisation de séries de cartes au 1/250 000 couvrant tout l'archipel. La valeur des informations réunies est toutefois inégale, notamment dans le volume 1 sur Sulawesi, dans le chapitre sur les «South-eastern plains and mountains» auxquelles appartiennent le Kecamatan Pakué, on peut lire page 152 : «Most of this region is unsuitable for such commercial tree crops as oilpalm, coconut, robusta coffee and cocoa».

## I — PEUPEMENT ET ECONOMIE AVANT LES ANNEES 1970

### 1. La rencontre de plusieurs peuples

Le Kabupaten Kolaka aurait été peuplé, à l'origine, par deux groupes linguistiquement très proches : les mekongga du nord de la province de Sulawesi Tenggara qui ont donné leur nom à une chaîne de montagnes à une trentaine de kilomètres à l'est de Lasusua et les tolaki de la région de Kendari, au sud-est de la péninsule.

remonte à la fin du premier millénaire

Toutefois, la distinction entre ces deux populations est aujourd'hui très rarement effectuée et la plupart des autochtones sont appelés et se déclarent «tolaki».

Il n'existe pas d'étude précise permettant de dater avec précision cette présence, mais des vestiges archéologiques trouvés dans une grotte à Tambuha laissent penser qu'elle pourrait remonter à la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne (4).

D'après les récits traditionnels, la région a connu, bien avant la présence néerlandaise, des migrations venant de Sulawesi Selatan, principalement de luwu et de toraja, puis de bugis au début de l'époque coloniale. Aux dires de vieux tolaki, ces arrivées auraient parfois été la cause de troubles, notamment avec les bugis.

des migrations bien intégrées

Ces apports de populations ont été cependant limités et se sont intégrés au fond autochtone car la quasi totalité des toponymes de villages ou de rivières sont d'origine tolaki. On trouve des termes bugis ou toraja essentiellement pour les noms des hameaux ou «*dusun*» (un village peut compter jusqu'à 10 *dusun*) encore s'agit-il parfois de termes communs à plusieurs langues comme «Samaturu» (nom d'un *dusun* du village de Mikuasi) qui signifie «ensemble» en Mekongga, en Toraja et en Bugis.

Il n'y aurait pas de nom d'origine luwu, on leur devrait seulement la déformation du village «Watunohu» en «Batunong», déformation que l'on retrouve sur de nombreuses cartes.

une colonisation néerlandaise

Si elle a pu favoriser des déplacements déjà effectués à date ancienne la colonisation ne semble pas avoir eu d'effet démographique direct. La présence néerlandaise la plus proche était à Malili et à Kolaka, à plusieurs heures de bateau par la mer ; quant aux Japonais qui occupèrent l'archipel de 1942 à 1945, ils étaient basés à Kendari.

puis indépendance

La révolte de Qahhar Mudzakkhar au cours des deux premières décennies de l'indépendance paraît en revanche avoir eu des conséquences plus importantes sur la population (5). Un des camps de base de la rébellion «Merkas Komando Operasi» se trouvait à Lawata entre les villages de Pakué et Latowu, à une douzaine de kilomètres au nord de Olo-Oloho. En raison des troubles de nombreux habitants, jusque là concentrés le long de la côte, se sont massivement réfugiés dans les montagnes, parfois jusqu'au Kecamatan Mowéwé (Fig. 1).

une faible densité de population

En 1968, la région est considérée comme pacifiée et une estimation de la population du Kecamatan Pakué donne 9122 habitants pour 2080 km<sup>2</sup>, chiffre corroboré par le recensement de 1971 (9967 habitants)(6). Dans les deux cas, cela correspond à une densité de population très faible de moins de 5 habitants au km<sup>2</sup>, bien inférieure à celles que l'on peut trouver dans des régions plus développées d'Indonésie comme Sulawesi Selatan (83 hab/km<sup>2</sup> en 1971) ou Sumatra nord (93,5 hab/km<sup>2</sup>) et proche de celles de provinces encore largement forestières comme Kalimantan-est (3,7 hab/km<sup>2</sup>).

### 2. Une économie diversifiée mais peu développée

Très tôt, l'agriculture de la région semble avoir disposé d'une large palette de plantes d'origine locale ou dont l'introduction remonte à une époque trop reculée pour que l'on puisse la dater précisément. On peut citer principalement le riz, le maïs, le manioc, la patate douce, l'arachide, le haricot-mètre, l'aubergine, le concombre, la tomate, le piment, la canne à sucre, le caféier, le tabac, le palmier sagou (*Metroxylon sagu*), le bananier, sans oublier de nombreux arbres fruitiers comme le manguier, le jacquier, le durian (*Durio zibethinus*), le langsat (*Lansium domesticum*) ou le rambutan (*Nephelium rambutan*) dont plusieurs poussent naturellement dans la forêt, mais qui sont également plantés autour des maisons ou épargnés lors des défrichements.

origine indigène des plantes

(4) Des perles en verre trouvées dans cette grotte, provenant sans doute d'Inde, pourraient notamment dater du 4<sup>ème</sup> au 8<sup>ème</sup> siècle (P. Y. MANGUIN, communication personnelle).

(5) Abdul Qahhar Mudzakkhar (ou Kahar Muzakkar) a été le chef d'un mouvement séparatiste islamique connu sous le nom de "Gerakan DI/TII" qui a été à l'origine de troubles dans tout le sud de Sulawesi de 1950 à 1965.

(6) Les chiffres utilisés pour cette étude ont été la plupart du temps recueillis auprès des chefs de village ou des autorités aux différents échelons de l'administration indonésienne. Ce sont souvent les seules données disponibles, mais elles présentent parfois des anomalies difficilement explicables, aussi faut-il les employer avec précaution.

Sur une quarantaine de toponymes tolaki au nord-est du golfe de Bone, trois de ces plantes sont attestées. Le riz, qui semble avoir été la culture dominante, l'est à trois reprises : Lapai (il y a du riz) ; Watunohu (mortier à riz) et Alaha (grenier à riz). La canne à sucre et le tabac sont, quant à eux, évoqués dans les noms de deux villages : Latowu (il y a de la canne à sucre) et Letawuso (il y a du tabac).

Le cocotier serait d'implantation plus récente puisqu'il aurait été introduit il y a seulement un siècle. De fait sur les cartes du Direktorat Jenderal Kehutanan réalisées en 1977, à partir de photographies aériennes de 1968, le cocotier est seulement signalé au sud du village de Lasusua. Le poivrier ne serait apparu que vers 1950, le soja en même temps que de nouvelles variétés de caféiers vers 1960 et le giroflier vers 1965. A chaque fois, il semble que cela ait été le fait d'initiatives individuelles.

L'élevage était sans doute une activité non négligeable mais il devait représenter relativement peu de travail car la plupart des animaux étaient laissés dans un état semi-sauvage. Outre la volaille, on trouve des buffles et des chèvres, principalement pour la viande, ainsi que des chevaux pour le transport et plus récemment, sous l'influence des bugis, également pour la viande.

un élevage  
semi-sauvage

Les buffles semblent avoir été peu utilisés pour le travail du sol mais il devait y en avoir un certain nombre dans la région puisque leur présence est confirmée par le village de Koroha dont le nom signifie «chemin des buffles» en tolaki. De plus, on raconte que des toraja venaient parfois chercher des bêtes pour leurs cérémonies funéraires alors que le voyage, à pied et en bateau pouvait durer plusieurs mois. Les vaches seraient arrivées dans le Kecamatan Pakué pendant l'occupation japonaise.

une forêt : réserve  
foncière

La forêt de son côté, outre son rôle de réserve foncière pour l'agriculture, fournit également un apport alimentaire direct non négligeable, en fruits ou autres produits comme le tamarin (*Tamarindus indicus* attesté par le toponyme Olo-Oloho), le sucre du palmier Aren (*Arenga pinnata*) et le miel. On y chasse le cerf et l'Anoa et l'on y collecte les oeufs comme l'évoque le nom de la chaîne de montagne Tangeleboke (montagne où des oiseaux viennent pondre).

mais aussi ressource  
alimentaire

ou de matériaux

La forêt est également une source de matériaux : de bois pour les maisons ou les bateaux, de bambou (que l'on retrouve dans le nom «Awo»), de rotin (attesté par le toponyme «Uesi» variété de petit palmier rotin), de palmier nipah (*Nipa fructicans*) pour les toitures dont la présence est confirmée dans le nom du village «Lanipa» ainsi que de damar (*Agathis alba*) dont la résine était très recherchée à l'époque néerlandaise mais dont l'exploitation semble avoir été relativement rare dans cette partie de l'île de Célèbes. Il faut également citer le cannelier que l'on trouvait à l'état quasi sauvage et qui aurait été exploité par l'armée indonésienne pendant la période de pacification après la mort de Qahhar Mudzakkar en 1965. En 1968/69 la production est de 30 tonnes de cannelle par an, mais la surexploitation, basée sur l'abattage des arbres sans replantation a abouti à la disparition de cette ressource au début des années 1970.

la mer : pêche et voie  
de communication

La mer enfin a aussi joué un rôle fondamental dans la région, par la pêche qui fournit l'apport de protéines animales le plus important dans l'alimentation locale mais surtout par le transport. En effet, en l'absence de route et parfois de chemin praticable, la liaison avec les villes de Sulawesi et même avec certains villages distants d'à peine quelques kilomètres n'est quasiment réalisable que par la mer.

Sur la côte nord-est du golfe de Bone plusieurs toponymes Tolaki révèlent son importance : Sapoiba «lieu où entre la mer» ; Mala-Mala «hommes qui font de grands bateaux» et Merabu «tirer une barque».

Malgré cette diversité, l'activité économique de la région reste réduite. La rizière irriguée n'est introduite que dans la première moitié de notre siècle et la culture du riz sur champ sec après brûlis se pratique encore au milieu des années 1970, tandis que l'élément dominant demeure la forêt. L'économie est encore largement basée sur l'autosubsistance, mais on constate néanmoins très tôt une volonté d'innovation qui se traduit par l'introduction régulière de plantes vivrières mais aussi commerciales.

## II — 1970/1980 LE DEVELOPPEMENT DES CULTURES COMMERCIALES

### 1. Une forte croissance démographique

Au cours des années 1970, la population du Kecamatan Pakué augmente fortement, avec un taux de croissance moyen de 6% par an pendant la période 1971/1980.

Ce chiffre qui correspond à un doublement de la population en 12 ans est nettement plus élevé que celui sur la même période des provinces de Sulawesi-Tenggara (3,1%) ou Sulawesi-Selatan (2,4%). Il est dû à des migrations importantes, principalement de Bugis de Sulawesi Selatan. La plupart viennent de l'autre rive du golfe de Bone : de Palopo, de Siwa, de Senkang ou de Bone mais certains sont également originaires de Pinrang, Enrekang ou Polewali à plusieurs centaines de kilomètres de là. Les bugis jouissent d'une grande expérience de paysans et de navigateurs. Au-delà des rizières de Sulawesi-Selatan, leur diaspora s'étend sur une grande partie de l'archipel indonésien où ils pratiquent des cultures vivrières mais aussi commerciales comme le poivrier à Kalimantan ou les cocotiers à Sumatra WAYDA ET SAHUR (1985).

doublement de la population

Ce qui attire surtout ces migrants, c'est la possibilité d'obtenir facilement de nouvelles terres en défrichant la forêt ou en achetant à bas prix d'anciens champs, alors que la terre est devenue rare et chère à Sulawesi Selatan. De plus, à Sulawesi-Tenggara, ils restent sur leur «territoire» puisqu'il y avait une implantation bugis ancienne et qu'ils se déclarent facilement autochtones (orang asli) dès la deuxième génération.

acquisition foncière facile

En 1973 un hectare de terre ne vaut encore que 10 000 roupies et le troc se pratique couramment, de sorte que les nouveaux arrivants peuvent acquérir facilement plusieurs hectares à proximité des villages en échange de lampes à pétrole, de montres ou de postes de radio.

L'ouverture de champs en forêt est cependant la pratique la plus fréquente, généralement avec l'accord des chefs de villages et de l'ensemble des autochtones, contents de voir leur région s'animer. Des hommes arrivent parfois par dizaines, comme ce fut le cas de Haji Deng Masiki en 1974 qui, accompagné de 50 chefs de famille, défricha 100 ha autour de l'actuel village de Lapai.

De nouveaux villages sont créés, parfois sur des lieux d'habitation tolaki qui conservent leur nom : Toaha (1976), «un grand arbre dont on utilise le bois» ; Labipi (1977) «village pauvre» ; d'autres se voient attribuer des noms à l'étymologie incertaine ou empruntés au «patrimoine culturel indonésien» : Lahabaru (1974), Majapahit (1979). La plupart des *dusun* reçoivent des noms bugis : Samaenre «monter ensemble», Padaelo «vouloir ensemble», Pattirosompe «point d'où l'on peut voir les voiles d'un bateau».

### 2. Le développement des cultures de rente

Dans les années 1970, l'agriculture vivrière et la collecte de produits forestiers restent les activités principales mais on commence à assister au développement de cultures commerciales, principalement à l'initiative des bugis qui cherchent à profiter de la réouverture vers le monde occidental après le radicalisme politique du pays des années 1950 et 1960. Tradition ancienne de l'Indonésie (7), les cultures de rente auraient également été favorisées dans le sud de Sulawesi par les partisans de Qahhar Mudzakkar afin de financer la guérilla.

parfois en alternance avec des cultures saisonnières

Généralement, la première année de leur installation, les paysans font des cultures saisonnières vivrières comme le riz, le maïs, le soja ou les haricots entre lesquels ils introduisent des cultures commerciales. Au début des années 1970, il s'agit surtout du cocotier et du tabac, mais cette dernière plante ne résistera pas à la concurrence. Au début des années 1980, s'il reste encore des plants de tabac dans de nombreux villages, pratiquement aucun ne déclare plus de surface en production en dehors de Ngapa (10 ha en 1981), de Puurau (4 ha en 1984/85) et de Kosali (1 ha en 1984/85).

En revanche le cocotier, puis le giroffier et le cacaoyer (qui apparaît dans la région vers 1975), semblent s'affirmer comme des cultures en pleine expansion avec respectivement 23,6%, 16,4% et 10,3% des superficies cultivées dès le début des années 1980 (Fig. 4).

Au début des années 1980, le riz reste encore la culture principale du sud du Kecamatan Pakué, avec près de la moitié des terres cultivées.

(7) Bien avant l'arrivée des européens, les princes et sultans de l'archipel indonésien avaient créé des plantations de poivriers, de muscadiers, de giroffiers ou de cannelliers comme l'attestent les récits de voyage de Marco Polo à la fin du 13<sup>ème</sup> siècle ou d'Ibn Battûta au 14<sup>ème</sup> siècle.

Le développement des cultures de rente paraît très différent selon les villages : le cocotier qui connaît la plus grande extension domine largement à Watunohu et Mikuasi mais est concurrencé à Kosali par le giroflor qui le supplante à Ngapa ; le cacao semble surtout présent à Lapai qui va devenir le grand foyer de cette culture dans les années 1980 (Cf III-5).

Fig. 4 — L'évolution de la part des principales cultures dans le sud du Kecamatan Pakué (en %).

	Riz		Cocotier		Giroflor		Cacaoyer	
	1980/81	1989	1980/81	1989	1980/81	1989	1980/81	1989
Olo-Oloho	68,5	40,1	19,7	3,2	7,9	4,1	3,9	52,6
Kosali	48,2	20,2	24,1	18,2	24,1	5,0	3,6	56,6
Mikuasi	53,6	21,	36,6	8,7	9,8	4,6	0	65,0
Toaha *	91,4	9,1	2,1	0,4	3,9	0,9	2,6	89,6
Watunohu*	35,1	2,5	57,3	1,3	1,2	0	6,4	96,2
Lapai	35,7	0	1,3	1,1	3,6	0	59,4	98,9
Ngapa	41,1	3,4	0,9	3,4	58,0	1,3	** 0	91,9
Total	49,7	8,2	23,6	3,1	16,4	1,2	10,3	87,5

Sources : *Buku potensi desa 1981/1989 (monographies de villages)*

\* Afin de permettre une comparaison entre les deux époques, les données des villages Tambuha, Piurau et Sapoiha, fondés en 1982 ont été ajoutées en 1989 à celle de Toaha pour les deux premiers et à celles de Watunohu pour Sapoiha.

\*\* en 1980/1981, le cacao commence à Ngapa, mais sa superficie n'est pas connue.

En 1980/81, d'autres plantes auraient connu un développement plus localisé comme le maïs (50 ha à Ngapa, 15 ha à Kosali), le soja (50 ha à Watunohu, 5 ha à Kosali, 4 ha à Olo-Oloho), le café (25 ha à Watunohu, 9 ha à Mikuasi) ou le poivre (15 ha à Lapai, 8 ha à Mikuasi). Pour le maïs et le soja, les chiffres peuvent correspondre en partie à une première année de culture saisonnière sur des terres destinées à des plantes commerciales.

Les tubercules et différentes variétés de légumes continuent également à être cultivés mais pour l'autoconsommation et sur des surfaces limitées.

### 3. L' intervention de l' Etat

#### **pour lutter contre l'agriculture itinérante**

Au milieu des années 1970 les autorités ont commencé à jouer un rôle direct sur le développement de la région notamment dans le cadre de la lutte contre l'agriculture itinérante.

En 1976, toute la population de l'ex-village de Lapai (devenu par la suite Ngapa) a été déplacée vers son site actuel à quelques kilomètres de là, où 400 maisons ont été construites selon un plan géométrique qui, encore maintenant, le distingue nettement des autres villages (Fig. 2). Cette mesure aurait été prise afin de mieux profiter des potentialités du site de Lapai. C'est au *Camat* (8) responsable de ce projet que l'on devrait également l'introduction du muscadier dans la région vers 1975.

#### **instauration d'un droit de culture**

Vers la même époque, les autorités demandent également aux chefs de village d'inciter les paysans à faire enregistrer leurs terres pour obtenir des autorisations de cultiver (*Izin Pengolahan Tanah*). Toute personne qui en fait la demande au chef de village peut ainsi se voir accorder un droit d'usage sur une ou plusieurs parcelles dont la superficie ne doit pas excéder deux hectares (des dérogations peuvent être obtenues en s'adressant au *Camat*).

Ces titres se juxtaposent au droit coutumier, leur coût n'est pas négligeable et ils sont souvent associés dans l'esprit des paysans à la collecte des impôts. Aussi, ils sont surtout demandés par les migrants qui ont eu l'occasion d'en saisir l'importance dans les régions plus peuplées de Sulawesi Selatan.

Ce mouvement est cependant diversement suivi en raison de la faible pression foncière, et au début des années 1980, il y a encore de nombreux villages où personne ne possède le moindre acte officiel lui donnant un droit reconnu sur la terre cultivée.

(8) Le fonctionnaire à la tête du Kecamatan a pour titre «Camat», celui qui dirige le Kabupaten est appelé «Bupati».



### III — 1980/1990 : L'EXPLOSION DE LA CULTURE DU CACAO

#### 1. Une croissance démographique de front pionnier

Dans les années 1980, la forte croissance démographique déjà amorcée dans les années 1970 va s'accroître.

Entre 1980 et 1985, la population du Kecamatan Pakué augmente de 5,2% par an, ce qui est nettement supérieur à la croissance de la province de Sulawesi-Tenggara (3,5% par an).

différente selon  
l'ancienneté des  
villages

Ce phénomène révèle cependant de fortes variations entre d'une part des villages « anciens » à l'économie assez diversifiée comme Olo-Oloho, Kosali ou Mikuasi qui connaissent une croissance « relativement faible » (respectivement 2,3%, 2,5% et 3,4% par an) et d'autre part des villages plus récents déjà tournés vers l'agriculture commerciale dans les années 1970 comme Lapai, Lahabaru ou Ngapa, qui font preuve d'une dynamique de front pionnier avec des taux de croissance qui correspondent à un doublement de la population sur une période de 5 à 9 ans (Fig. 5).

Fig. 5 — Les taux de croissance annuels moyens de la population dans le Kec. Pakué (en %).

	1980/85	1985/88	1988/89
Kecamatan Pakué	5,2	12,9	1,9
Olo-Oloho	2,3	2,3	4,6
Kosali	2,5	4,5	1,8
Mikuasi	3,4	5,2	4,8
Lapai	7,9	16,7	5,2
Lahabaru	9,3	19,7	- 8,4
Ngapa	17,0	26,0	8,6

Source : Sensus Penduduk, Kabupaten Kolaka, 1980/1989

Cette différence entre « anciens » et « nouveaux » villages est encore nettement plus accentuée pour la période 1985/88 avec des taux de croissance démographique de villages comme Ngapa, pouvant dépasser 50% certaines années.

Au cours des deux dernières années, ce mouvement semble cependant se ralentir voire s'inverser comme on tentera de l'expliquer plus loin.

De même que dans les années 1970 cette croissance démographique est essentiellement due à des migrations de bugis qui représentent en 1990, 70 à 80% de la population de la plupart des villages.

avec une domination  
bugis

Dans la région, l'indonésien est largement parlé, mais on trouve encore des paysans bugis d'une trentaine d'années qui ne le comprennent pas. En revanche, de nombreux tolaki peuvent s'exprimer en bugis.

Autre conséquence de cette domination numérique, la plupart des postes administratifs dans les villages sont occupés par des bugis avec cependant des exceptions notables. Ainsi Mikuasi, village fondé dans les années 1960 par des toraja musulmans, compte encore environ 75% de toraja pour 15% de bugis et 10% de mekongga ; son chef est un toraja. A l'inverse, le village de Ngapa où les bugis sont largement majoritaires (environ 70% contre 20% de makassar et 10% de tolaki), a un chef tolaki, et un secrétaire originaire de l'île de Buton.

En 1982, plusieurs lieux-dits tolaki obtiennent le statut de village (desa) : Sapoïha « endroit où entre la mer », Tambuha « les hommes ont autrefois disparu de ce lieu », Puurau : nom d'un arbre dont on utilise le bois et dont les fruits ressemblent à ceux du langsat. Les nouveaux *dusun* en revanche continuent à prendre des noms bugis et plus récemment indonésiens comme « Cinta Manis » (amour tendre) ou « Coklat » (cacao), ce dernier toponyme est d'ailleurs révélateur de l'importance prise par cette plante au cours des dernières années.

## 2. Le cacao : une plante connue de longue date

Comme l'indiquait la Fig. 4, le cacao était encore loin d'être dominant dans le Kecamatan Pakué en 1980/81.

développement  
important au 19<sup>e</sup>  
siècle

Sans doute introduit en Indonésie dans la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, à partir de plants venus du Mexique et arrivés aux Philippines entre 1660 et 1670, le cacao a connu un développement non négligeable au 19<sup>ème</sup> siècle (9). Il est particulièrement présent dans les régions de Gorontalo et de Minahasa (Sulawesi-Nord), de Java (centre et est) et dans une moindre mesure autour de Palembang (Sumatra sud) ainsi qu'aux Moluques (îles de Ternate et surtout d'Halmahera).

A l'époque, son aire d'extension n'avait toutefois pas eu le temps d'atteindre le sud de l'île de Sulawesi. En effet, d'importantes attaques d'*Helopeltis* et du pod borer (*Conopomorpha cramerella*) avaient progressivement amené ou au moins contribué à l'abandon de cette culture vers 1890 à Sulawesi-Nord et à partir de 1920/1930 à Java.

Il ne restait quasiment plus de petites exploitations en 1965, et l'on pouvait dénombrer seulement une vingtaine de grandes plantations à Java et Sumatra-Nord.

C'est pourtant vers cette époque que le cacao serait apparu dans les deux provinces de Sulawesi Sud et Sud-Est, diffusé principalement par les paysans bugis.

Dans le Kabupaten Kolaka les premiers cacaoyers auraient été plantés à Koroaha près de Mala-Mala dans le Kecamatan Lasusua à environ 5 km au sud de Watunohu (Fig. 6).

origine incertaine

L'origine de ces plantes est encore incertaine. Beaucoup disent qu'elles viennent de grandes plantations du Sabah, Etat de la Fédération de Malaisie situé au nord-est de l'île de Bornéo, où de nombreux indonésiens, particulièrement de Sulawesi et de Nusa Tenggara, sont allés travailler dans les années 1960. Certains pensent qu'il s'agit d'un matériel végétal implanté depuis longtemps et évoquent des cacaoyers vieux de plus de 100 ans à Awewe dans le centre de la péninsule, qui pourraient être venus du nord de Sulawesi au 19<sup>ème</sup> siècle.

Le fait que la première variété cultivée dans la région de Pakué soit de l'Amelonado alors que l'essentiel de la production de Malaisie appartient à des variétés hybrides peut faire pencher en faveur de cette dernière hypothèse, cependant, il semble qu'il y avait également de l'Amelonado en Malaisie au moins depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle (RUF, c.p).

Quoiqu'il en soit, le rôle du Sabah est indéniable. L'exemple de la réussite des grandes plantations de Malaisie et des ouvriers en revenant avec un savoir faire, de l'argent et peut être des semences (bien que cela ait été interdit) a certainement incité une partie des paysans indonésiens à se lancer dans cette nouvelle culture sans aucune garantie de réussite.

Lorsque vers 1975 le cacao est introduit à Watunohu par le gendre de Haji SAPEAMIN, il n'y a encore ni prix, ni marché. Il faudrait attendre 1979 pour que les fèves sèches soient vendues à 50 roupies le kilo. En 1981/82 elles atteignent déjà 450 roupies le kilo (en sec 10%).

## 3. La promotion des cultures d'exportation

Si l'arrivée du cacao dans la région est due à des initiatives individuelles, vers 1980 son extension paraît toutefois encore limitée. Dans la moitié sud du Kecamatan Pakué, il y en a seulement 250 ha (10% des cultures) dont 180 ha à Lapai

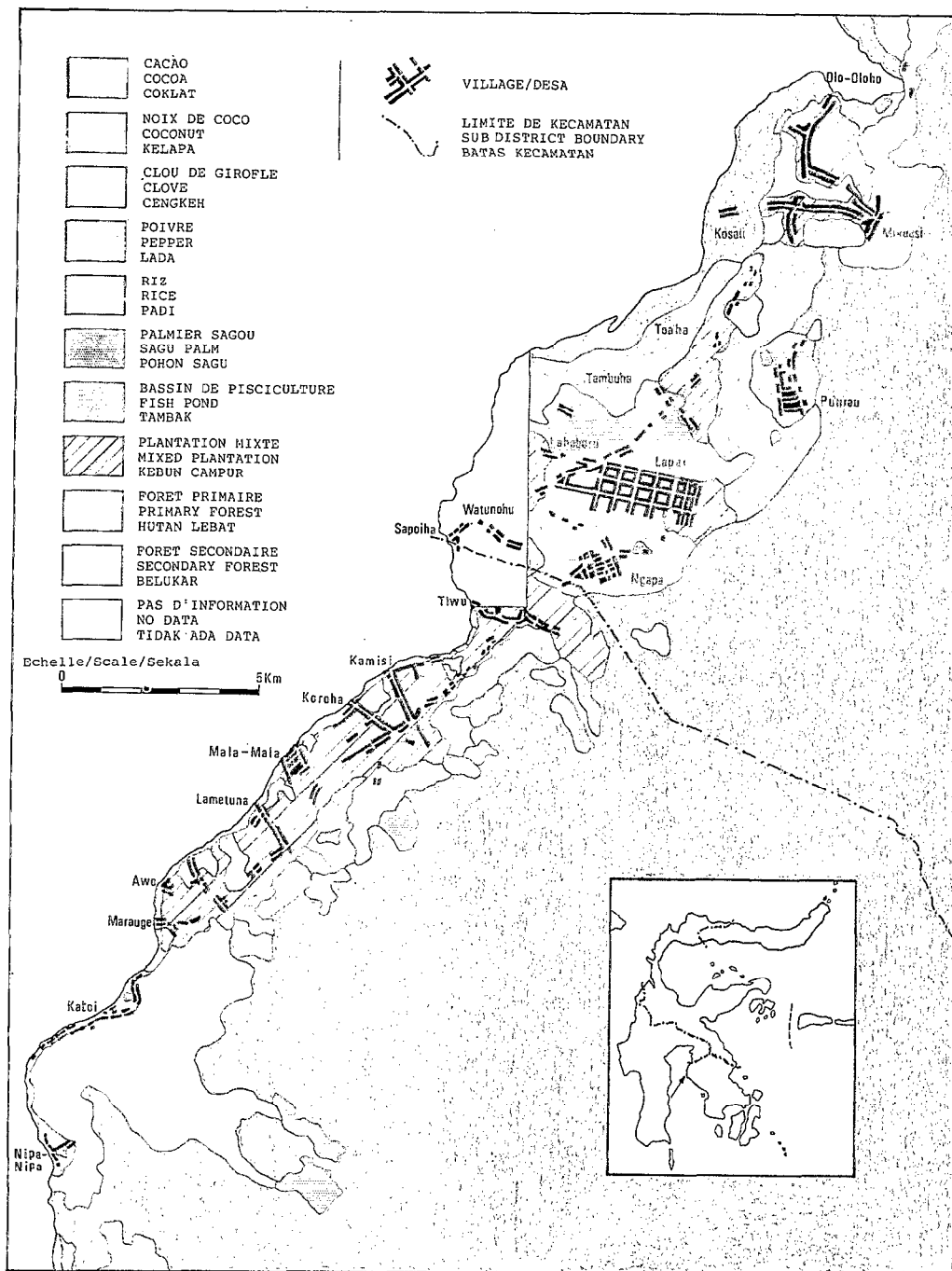
par l'intervention  
de l'Etat

C'est à une nouvelle intervention de l'Etat, que l'on doit l'accélération du processus de développement agricole, par l'intermédiaire d'un projet du Ministère de l'Agriculture, dans le cadre d'un important programme de réhabilitation et d'extension des cultures d'exportation (PRPTE) à partir de 1979. Dans la province de Sulawesi Tenggara il concerne le cocotier (6 projets), le café (5 projets), le cacao (1 projet) et le poivre (1 projet).

fourniture des  
semences

Le projet sur le cacao basé à Lapai a touché 6 villages (Lapai, Lahabaru, Watunohu, Tambuha, Puurau et Ngapa) avec 510 parcelles concernées pour une superficie de près de 500 ha. Il s'est déroulé en trois phases : 1980/81, 1983 et 1985/86 et consistait principalement en des prêts sur 10 ans à faible taux d'intérêt, avec la fourniture de semences hybrides de Sumatra et des conseils d'un ingénieur agronome.

(9) Selon Toxopeux (1983), le cacao aurait été introduit en Indonésie entre 1750 et 1780, le sujet reste néanmoins controversé et certains auteurs parlent de son arrivée dans le nord de Sulawesi dès 1560 (Tumpal H.S., Siregar et al., 1989).



SOURCE/SUMBER : DIREKTORAT TATA GUNA TANAH DEP. DALAM NEGERI 1986

L'occupation du sol en 1986.  
Land use in 1986  
Penggunaan tanah pada tahun 1986

**une monoculture**

L'extension de cette plante dans la région confirme le rôle moteur, c'est-à-dire dynamisant du projet qui a sans aucun doute accéléré le développement du cacao, en confortant les paysans dans leur désir de planter ainsi qu'en apportant des possibilités de crédit et une aide technique.

Sur la carte réalisée par Agraria d'après des relevés de terrain de septembre 1986 (Fig. 6), les environs de Lapai sont déjà largement convertis à la monoculture de cacao.

Or la région de Koroha et de Mala-Mala, où cette culture serait apparue 10 ans plus tôt qu'à Lapai, possède encore une agriculture mixte basée sur le riz, le cocotier, le giroflier et le poivre. De plus, les terres près des villages de Katoi et Nipa-Nipa, pourtant situées à la même distance de Koroha que Lapai et qui aurait donc pu connaître un développement similaire, sont largement dominées par le giroflier.

**4. Le cacao : d'importants avantages comparatifs**

**par rapport aux autres cultures**

Outre l'élan donné par le projet, le cacao a également bénéficié d'un certain nombre d'avantages comparatifs même si les autres cultures obtiennent parfois également de bons résultats. Le chef de village de Mikuasi parle, par exemple, d'une production de 2 tonnes à l'hectare par récolte de riz avec deux récoltes par an. Des résultats qui s'approchent de ceux de l'île de Java (10).

Mais la réalisation de rizières irriguées dans ces régions très vallonnées et même montagneuses exige un travail nettement plus long et difficile que celui demandé par le cacao qui n'a pas besoin des terrasses et qui, après 2 ou 3 ans, une fois les arbres arrivés à maturité, nécessite assez peu de soin.

De même le café, le cocotier et le giroflier, dont les potentialités de développement ne sont pas moindres, ont souffert d'une baisse importante des cours depuis le début des années 1980. A Mikuasi où toutes ces cultures se maintiennent encore, le chef de village lorsqu'il les classe par ordre décroissant de rapport cite le cacao en premier suivi du riz, de la noix de coco, du clou de girofle et enfin du café.

**avec des revenus réguliers**

De plus le cacao offre l'avantage non négligeable de fournir des revenus réguliers avec 2 ou 3 récoltes par mois alors que l'attente est de plusieurs mois pour le riz ou le cocotier et même d'un an pour le giroflier.

Ces différents avantages comparatifs font du cacao, dès 1986, la plante des fronts pionniers même si elle ne remplaçait pas systématiquement les cultures existantes notamment dans le Kecamatan Lasusua.

**5. Une forte pression foncière**

**une culture de haut rapport**

Dans le sud du Kecamatan Pakué, le développement du cacao s'est fait à la fois au détriment des autres plantes cultivées et de la forêt. La pression foncière a incité les paysans à opter pour la culture du plus haut rapport.

**pour une terre de «valeur»**

Autour de Lapai, 1 ha de terre non plantée qui s'achetait environ 25 000 Rp. en 1975, valait entre 50 000 et 100 000 Rp. vers 1980 et entre 250 000 et 400 000 Rp. en 1985. En 1990, les prix se situent entre 500 000 et 3 millions de roupies, soit au moins cinq fois plus que dans la majeure partie de la province voisine des Moluques. Un hectare de plantation de cacao, quant à lui, dont la valeur se situait entre 2 et 3 millions de roupies au milieu des années 1980 peut atteindre 10 voire 15 millions de roupies actuellement (11). Les différences de prix sont fonctions de la qualité du sol, de l'éloignement de la parcelle par rapport au village mais aussi de la relation entre l'acheteur et le vendeur et éventuellement de la possession d'un titre de propriété par ce dernier (12).

(10) En 1986, les rendements du riz à Java étaient compris entre 4,3 tonnes/ha à Java-Ouest et 4,8 tonnes/ha à Java-Est.

(11) En 1990, mille roupies indonésiennes valaient environ 3,20 francs français. Un ouvrier agricole gagnait environ 2 500 roupies par jour tandis qu'un fonctionnaire à un échelon moyen pouvait espérer recevoir 150 000 roupies par mois, soit un peu plus du double. Autour de Lapai, un hectare de terre nue correspondait donc environ à 8 mois et à 4 ans de salaire d'un ouvrier agricole. De manière toute relative, à titre de comparaison, en France, par rapport au SMIC, cela correspondrait à des terres agricoles valant de 35 000 à 210 000 francs. En 1991, en Beauce, au début des années 1990, la terre vaut environ 30 000 francs l'hectare. La valeur d'une plantation de cacao était équivalente à 13 à 20 ans de revenus d'un salarié agricole, soit rapporté à la France, selon le même mode de calcul : entre 720 000 et 1 080 000 francs pour un hectare, ce qui s'apparente au prix actuel de la terre dans les grands vignobles de qualité reconnue, du Bordelais.

(12) Pour les terres agricoles, selon la législation indonésienne (Undang-Undang Pokok Agraria), il y a trois principaux droits : le droit de propriété (hak milik), qui fait l'objet d'un certificat de propriété sans limite de durée et transmissible ; le droit d'exploiter (hak guna usaha), d'une durée de 25 ans éventuellement renouvelable une fois, il s'applique à des terres d'une superficie comprise entre 5 et 25 ha, il est transmissible, vendable et hypothécable, c'est le Gouverneur qui l'accorde ; le droit d'usage (hak pakai) pour des terrains de moins de 10 ha, est valable seulement 10 ans, son possesseur peut le céder, mais il ne peut pas le transmettre en héritage ni l'hypothéquer et selon «l'intensité de la pression foncière», il est accordé soit par le chef de village, par le Camat ou par le Bupati. Dans les deux derniers cas, la terre reste la propriété de l'Etat qui la récupère à l'expiration de la période de concession. L'Indonésie reconnaît également le droit foncier traditionnel (adat), dans le mesure où il n'interfère pas avec ses projets. Dans cette éventualité, en cas d'expropriation, l'ayant droit peut, officiellement, espérer récupérer 60% de la valeur qu'auraient les terres s'il en était propriétaire. La terre régie par le droit traditionnel Tolaki peut également être cédée, mais comme l'Etat en est toujours officiellement propriétaire, on ne parle pas alors de vente ou d'achat (jual-beli), mais de compensation (ganti-rugi).

des migrants  
défrichent la forêt

Cette inflation foncière a poussé les migrants ne disposant que d'un faible capital, à défricher la forêt, d'autant que le travail de coupe des arbres est facilité par la multiplication des tronçonneuses dans les années 1980. En 1990 une tronçonneuse coûte moins d'un million de roupies et certains habitants se sont spécialisés dans l'abattage de la forêt dense à raison de 100 000 Rp. par hectare. Dans certains cas, les propriétaires peuvent ainsi faire couper les gros arbres d'une parcelle et laisser le reste de la mise en valeur à un paysan sans terre selon un système de «bagi tanah» (partage de la plantation lorsqu'elle commence à produire, dans la région le partage se fait généralement par moitié).

L'évolution des superficies cultivées des quatre plantes principales en 1980/81 et en 1989/90, nous montrent que l'étendue des cultures a presque triplé pour passer de 2469 ha à 7073 ha sur les sept villages initiaux (Fig. 4 et 7).

Fig. 7 — Les superficies des principales cultures dans le Kecamatan Pakué (en hectares) (a)

	Riz		Cocotier		Giroflier (b)		Cacaoyer		ha/KK (c)	
	1981	1989	1981	1989	1981	1989	1981	1989	1981	1989
Olo-Oloho	87	164	25	13	10	17	5	215	1,0	1,9
Kosali	200	120	100	108	100	30	15	337	3,6	2,7
Mikuasi	60	80	41	32	11	17	-	240	1,3	2,4
Toaha (d)	350	159	8	7	15	15	10	1570	1,6	3,2
Watunohu (d)	245	42	400	21	8	-	45	1585	4,2	4,8
Lapai	108	-	4	20	11	-	180	1835	1,3	1,3
Ngapa	177	15	4	15	250	6	-	410	5,6	3,2
total	1227	580	582	216	405	85	255	6192	2,1	2,9

Source : Buku potensi desa, 1981 et 1989 (monographies de villages)

(a) ces chiffres recueillis auprès des chefs de village ou des autorités du Kecamatan sont à prendre avec précaution. Le nombre d'hectares par chef de famille laisse cependant penser qu'ils donnent une image cohérente de la réalité à l'exception peut être du village de Ngapa pour lesquels la proportion paraît anormalement faible. Il s'agit sans doute d'une sous estimation des superficies puisque les surfaces cultivées auraient régressé par rapport à 1981 alors que la population a quintuplé.

(b) superficie calculée sur une base de 156 arbres par hectare.

(c) surface cultivée (en hectares) par chef de famille (il a été tenu compte pour cette colonne des autres cultures déclarées).

(d) afin de permettre une comparaison entre les deux époques, les données des villages Tambuha, Puarau et Sapoiha, fondés en 1982 ont été ajoutées pour 1989 à celle de Toaha pour les deux premiers et à celles de Watunohu pour Sapoiha.

les exploitations  
agricoles  
s'agrandissent

Dans le même temps, la population a seulement doublé ce qui laisse supposer un accroissement moyen des exploitations agricoles (13).

Ce phénomène n'est toutefois pas uniforme puisqu'un village comme Lapai, où le cacao domine de manière exclusive, voit en 9 ans, sa surface productive multipliée par 6 et sa population multipliée par 2,4. En revanche, Kosali qui conserve une économie plus traditionnelle et diversifiée connaît une extension de ses terres agricoles de seulement 35% pour un accroissement démographique de 38%.

La progression du cacao est cependant indéniable : sur l'ensemble des villages, son étendue a été multipliée par 24 alors que celle en riz et en cocotier a été divisée par 2 et celle en giroflier par 4. Le rôle de l'Etat dans ces évolutions récentes n'a pas été négligeable. En effet, outre le projet national PRPTE sur le cacao, à Lapai, le gouvernement provincial, dans le cadre du programme de développement rural «Gersamata» élaboré en 1984, a cherché à favoriser les cultures commerciales en développant les infrastructures et les services. Cela s'est traduit dans la région par la construction d'une jetée en dur dans le port de Sapoiha, par la réalisation d'une route asphaltée de 7 km entre ce port et le village de Lapai ainsi que par l'implantation d'une banque. Ces mesures restent toutefois limitées et c'est sans doute au dynamisme des paysans que l'on doit l'essentiel du développement de la région, les interventions des autorités venant la plupart du temps conforter, faciliter, mais aussi parfois, comme on va le voir, restreindre les initiatives individuelles.

l'état participe à ce  
développement

(13) Cela pose encore une fois le problème de la valeur des statistiques indonésiennes. Les chiffres des superficies cultivées proviennent de deux grandes sources : les déclarations des planteurs aux chefs de villages et les relevés du BPN (Office National pour les questions foncières). Les planteurs sont généralement partagés entre la tendance à minorer l'étendue de leurs terres par crainte des impôts et la volonté de faire reconnaître leurs droits. Le BPN est chargé de mesurer les terres lors des demandes de certificat de propriété (souvent moins de 10% des terres), ils se contentaient jusqu'à maintenant de dresser des cartes des parcelles enregistrées, avec juste l'indication des terrains limitrophes et sans faire de récapitulation par village. L'Office semble vouloir se lancer dans la réalisation d'un véritable cadastre, mais les carences des archives et les manques actuels de moyens risquent de ne pas rendre cela possible avant longtemps.

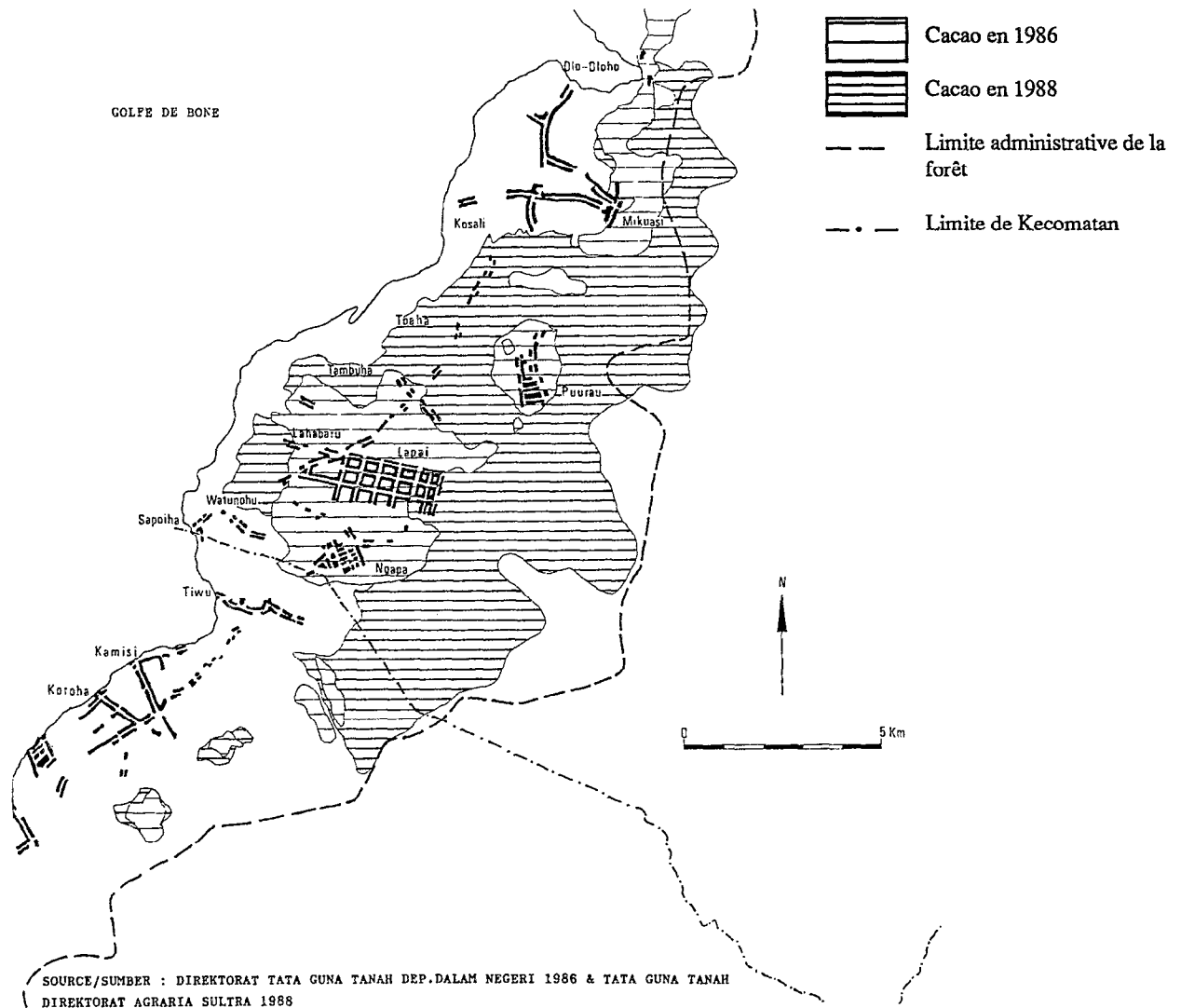
#### IV — UNE REGION QUI A ATTEINT SES LIMITES

##### 1. Des contraintes institutionnelles et naturelles

limitation de l'extension

En 1990, le Kecamatan Pakué est une région dont les potentiels de croissance se restreignent. Depuis 1987, le Ministère de la Forêt place des bornes pour matérialiser la limite au développement agricole (Fig. 8) afin de préserver les forêts protégées et surtout les forêts destinées à l'exploitation, qui font l'objet de deux vastes concessions de 75 000 et 200 000 ha. Pour de nombreux villages, il ne reste plus que quelques dizaines d'hectares de terre à conquérir. Parfois comme à Lapai, Ngapa ou Puurau cette limite est déjà atteinte voire dépassée. Dans ce dernier cas les paysans ne sont pas expulsés mais il leur est interdit de continuer à s'étendre. Conséquence de ce blocage, la population des régions cacaoyères, qui avait connu une forte progression depuis près de 20 ans et surtout depuis le milieu des années 1980, voit son taux de croissance diminuer sensiblement (Fig. 5).

Fig. 8 — L'évolution de la monoculture du cacao 1986 - 1988.



Certains chefs de villages demandent actuellement des dérogations où «ferment les yeux» devant les défrichements récents, mais bientôt ils vont se heurter à de nouvelles contraintes, naturelles cette fois. En effet, dans cette région montagneuse, les plantations s'élèvent parfois déjà à près de 1000 mètres, altitude au-delà de laquelle le cacao peut difficilement pousser (14). De plus les défrichements sont parfois réalisés sur des pentes de plus de 40% sans que l'on ait pu observer le moindre dispositif anti-érosion.

## 2. Des problèmes laissés en suspens

### a) Les risques écologiques

En principe, selon la législation indonésienne, sur toute pente dont l'inclinaison se situe entre 25% et 40%, les agriculteurs doivent réaliser des terrasses avant de planter, au delà de 40%, ils doivent renoncer à cultiver. L'essentiel des terres du Kecamatan qui ont été défrichées au cours des dernières années appartiennent à ces deux catégories et pourtant aucune précaution n'a été prise. De plus les forêts dans un rayon de 100 mètres autour des cours d'eau et de 200 mètres autour des sources doivent être préservées, or cela n'est pas respecté.

Pour l'instant, il n'y a pas encore eu de catastrophe, ou de dégradation majeure, mais en 1990, à la fin de la saison des pluies, la rivière Watunohu était très chargée et plusieurs cas de glissement de terrain ont été observés près des villages de Pakué et d'Awo (Kecamatan Lasusua). Récemment, 6 hectares de plantation de cacao déjà en production dans les collines entre Lapai et Tambuha ont dévalé la pente et amené plus de 60 cm de boue dans certaines parties du village de Tambuha.

L'action protectrice du feuillage des cacaoyers qui forment une canopée presque jointive au bout de quelques années, semble cependant avoir limité, pour l'instant, les phénomènes d'érosion. Les défrichements incontrôlés en forêt peuvent également provoquer la disparition d'espèces végétales ou animales comme l'anoa, bovidé sauvage que l'on ne trouve que dans l'île de Célèbes et dont on observe encore des traces dans la forêt primaire en bordure des dernières plantations de Lapai. Ils risquent aussi d'amener la raréfaction ou au moins le renchérissement du bois de feu qui restait encore en 1988 dans un village comme Ngapa, le principal combustible utilisé par 90% des ménages.

### b) Les dangers de la monoculture

Dans un contexte international où de nouveaux pays se lancent dans la culture du cacao et où l'on peut craindre une surproduction mondiale, l'Indonésie a pour l'instant réussi à trouver sa place sur le marché du cacao non fermenté. Sa nouvelle stratégie, basée sur un cacao de qualité, risque de susciter une baisse des cours mondiaux dont les effets pourraient être durement ressentis. En effet, de nombreux paysans pratiquent actuellement la monoculture du cacao et dépendent presque exclusivement des revenus qu'il apporte. De plus, au niveau local, il n'existe pas de grosse capacité de stockage et les planteurs sont contraints de vendre dans des délais relativement brefs. Les régions spécialisées sont aussi nettement plus sensibles aux maladies et aux parasites. Le cacao du Kecamatan Pakué subit déjà localement des dommages dus à plusieurs moisissures : espèces des genres *Phytophthora*, *Colletotrichum* et *Fomes lamiensis*, ainsi qu'à plusieurs insectes : espèces des genres *Xylosandrus*, *Apogonis* et *Helopeltis*. Compte tenu de la fertilité actuelle des sols et des pesticides employés, ces problèmes restent très circonscrits mais on peut se demander ce qu'il pourrait advenir de l'économie locale en cas d'agression plus graves, notamment du Pod Borer, qui a amené la disparition du cacao au nord de Sulawesi au 19ème siècle. Etant donné les soins que les planteurs de Pakué apportent à leurs cacaoyers, comparés à ceux d'autres régions d'Indonésie comme les Moluques ou Irian Jaya, on peut supposer qu'ils pourront faire face et limiter les conséquences de ces agressions, mais cela ne pourra sans doute se faire sans un accroissement du travail et des coûts, ni sans une baisse de la production et des revenus.

D'autre part, des efforts sont faits par les paysans pour diversifier leurs productions en introduisant des arbres fruitiers ou en expérimentant de nouvelles cultures comme celle d'une plante qu'ils croient, apparemment à tort, être du ginseng. Cependant l'attrait du cacao demeure souvent le plus fort et il ne laisse actuellement qu'une place marginale à des plantes concurrentes.

(14) En Indonésie, la température diminue en moyenne de 0,6°, lorsque l'on s'élève de 100 mètres. A 1 000 m d'altitude, on s'approche donc de la limite physiologique de croissance du cacaoyer, c'est-à-dire, selon BRAUDEAU (1989), des températures moyennes de 20 à 30°, avec un minimum de 16°. «Cet auteur» signale : «on admet que le cacaoyer ne devrait pas être cultivé au-dessus d'une altitude de 700 m», il cite des cas de plantations, par exemple sur les plateaux ougandais, situées entre 1000 et 1400 m.

### **c) Les problèmes fonciers**

législation foncière  
encore trop complexe

Devant la raréfaction des terres à conquérir, l'accaparement du sol pourrait également poser des problèmes. Comme on l'a vu, tout habitant ou nouvel arrivant peut demander un droit d'usage sur deux hectares, droit qu'il pourra convertir par la suite en titre de propriété. Certains abus ont néanmoins permis la constitution de domaines qui sans approcher les proportions latifundiaires que connaît l'Amérique du sud peuvent atteindre une centaine d'hectares. Pour lutter contre cela, ce droit, qui était accordé par les chefs de village jusqu'en 1985, est passé dans les attributions du Camat jusqu'en 1987 et relève maintenant du Bupati.

La législation foncière est cependant encore sans doute trop complexe pour écarter toute possibilité de «dérapage» car à côté des certificats de propriété, coexistent toujours un droit d'usage traditionnel qui peut avoir été officialisé ou non, trois droits d'usage accordés par les autorités et au moins quatre formes d'achat ou de don qui tiennent souvent lieu de titre de propriété. La pratique courante du «bagi tanah» (partage de la terre entre celui qui l'a mise en valeur et le propriétaire) ou du «bagi hasil» (partage de la récolte), a limité jusqu'à maintenant l'apparition d'inégalités sociales trop criantes.

### **d) Un réseau de transport insuffisant**

au niveau inter  
régional

L'enclavement de la région demeure un problème majeur. Il n'existe toujours aucune route pour relier le Kecamatan Pakué au deux villes importantes de Malili à une soixantaine de kilomètres au nord et de Kolaka à 170 km au sud. On ne peut y accéder que par bateau, le plus souvent de grandes pirogues à balanciers et à moteur qui font le trajet Malili/Sapoiha en près de 5 heures et celui de Sapoiha à Kolaka en plus de 10 heures. Le cacao quant à lui, est généralement transporté jusqu'à Siwa, à 80 km de l'autre côté du golfe de Bone, sur le bateau régulier qui fait deux liaisons par semaine ou sur une quinzaine de plus petits navires de 30 ou 40 tonnes basés dans les principaux ports du Kecamatan (Sapoiha, Kosali, Olo-Oloho et Pakué).

mais aussi régional

Le problème du transport n'est pas seulement inter-régional. Dans le Kecamatan, une seule route de 7 km, réalisée en 1989, est asphaltée, toutes les autres sont en terre et ne sont aisément praticables qu'en saison sèche, quelques mois par an. De même, la traversée des nombreux cours d'eau est gênée par la quasi absence de ponts en dur.

des coûts de  
transport très  
importants

Quelques voitures et camions assurent le transport des marchandises et des gens, toutefois le cheval reste le moyen de transport le plus utilisé avec, depuis quelques années, la moto, grâce aux revenus du cacao. On en dénombre maintenant jusqu'à plusieurs dizaines par village et même environ 150 à Lapai. Elles doivent cependant se contenter de faire la liaison entre les villages car la majeure partie des chemins dans les collines ou les montagnes leurs sont quasiment inaccessibles. Sur le territoire de Lapai, en saison sèche, les populations des fronts pionniers sont à plus de trois heures de marche du village ce qui rend très difficile l'accès aux services comme la santé ou l'éducation ou même au marché bi-hebdomadaire.

mais une qualité de  
production très faible

Cette situation globale conduit à maintenir des coûts de transport relativement importants qui se répercutent à la fois sur le prix de revient du cacao et sur les produits de consommation. Cependant, en raison du grand nombre de collecteurs (qui peut aller jusqu'à plusieurs dizaines par village) et de la forte concurrence qu'ils se font, le prix proposé au planteur reste élevé et correspond environ aux 3/4 du prix offert par les exportateurs ou les gros commerçants d'Ujung Pandang (15). Les problèmes de circulation seraient également à l'origine d'un manque à gagner de l'Etat puisque sur 60 millions de roupies d'impôts fonciers (Pajak Bumi dan Bangunan) dans le Kecamatan Pakué en 1989, seuls 25 millions ont été perçus. La raison invoquée par les services du ministère pour cette perte de près de 60% est la difficulté de recouvrer ces sommes à cause des conditions d'accès.

Un dernier problème se pose mais il n'est pas spécifique à cette région d'étude, il s'agit de la qualité de la production. Face à la volonté affichée de l'Etat de se lancer sur le marché du cacao fermenté, les paysans continuent à pratiquer le séchage sans fermentation. Au delà d'une question technique qui serait relativement aisée de surmonter, la difficulté semble plutôt résider dans le prix d'achat au producteur qui ne tient pas assez compte du surcroît de travail qu'occasionnerait ce changement. Des mesures prises en octobre 1990 pour amener les exportateurs indonésiens à différencier leurs expéditions afin de ne plus subir systématiquement une décote de 10% sur le marché mondial, n'ont pas suscité, au niveau local, les incitations ou les pressions suffisantes pour élever la qualité. Après quelques semaines d'indécision où les paysans ont envisagé de se lancer dans la fermentation, l'inquiétude s'est dissipée et les planteurs ont continué à sécher directement les fèves.

(15) Capitale de la Province de Sulawesi Selatan où transite une grande partie du cacao de l'est de l'archipel indonésien avant d'être expédié vers l'île de Java ou à l'étranger.



## CONCLUSION

Parmi les facteurs qui ont favorisé le développement du cacao dans les années 1970/1980 en Indonésie et plus particulièrement à Sulawesi Selatan et Tenggara, l'exemple de la Malaisie qui s'est lancée dans cette culture dans les années 1960, a sans doute été important et a permis de donner un nouvel essor à la culture du cacao qui avait été pratiquée dans l'archipel indonésien dès le 18ème siècle.

Les nombreux migrants qui sont allés travailler dans les grandes plantations du Sabah et du Sarawak, ont pu ramener de leur séjour des semences ou à défaut un savoir faire et l'espoir de gains plus élevés qu'avec d'autres cultures commerciales comme le café ou le giroflier dont le marché plus ancien et parfois plus contrôlé n'offre pas de perspectives de bénéfices aussi rapides et importants.

Parmi ces migrants, qui par effet de proximité sont principalement issus de Sulawesi et de Nusa Tenggara, les plus dynamiques sont sans doute les bugis. La terre étant rare et chère à Sulawesi Selatan, leur région d'origine, ils se sont rapidement étendus sur Sulawesi Tenggara où existait déjà souvent un peuplement bugis diffus comme dans le Kecamatan Pakué. Les terres relativement fertiles mais trop vallonnées, auraient exigé un travail très important s'il avait fallu y créer des rizières irriguées, comme dans leur province d'origine. Le cacao en revanche s'adaptait très bien à ces reliefs relativement marqués.

Une fois lancé à partir d'initiatives individuelles, ce mouvement a bénéficié d'un soutien institutionnel avec la création au début des années 1980 de quelques projets gouvernementaux à Sulawesi Selatan et Tenggara qui ont accordé des crédits et permis de diffuser des semences hybrides.

Du point de vue de la production, le développement du cacao a été un réel succès. La moitié du cacao indonésien provient actuellement de Sulawesi et le niveau de vie de régions isolées comme le Kecamatan Pakué s'est nettement élevé. Cependant de nombreuses questions en relation avec le phénomène de monoculture, l'environnement ou les infrastructures de transport ont été négligées et risquent à l'avenir de poser de graves problèmes.

Au début des années 1990, les possibilités d'extension de l'agriculture dans le Kecamatan Pakué sont limitées puisque les terres encore disponibles dépendent du Ministère de la Forêt et qu'il s'agit de forêts protégées ou de concessions forestières. Déjà, la croissance démographique tout en restant généralement élevée, commence à se ralentir et on observe des départs vers des régions présentant de meilleurs potentiels.

La production de cacao pourra continuer à croître au détriment des autres cultures mais cela dépendra de son prix et surtout de celui de son principal concurrent, le giroflier qui, après avoir stagné dans les années 1980, a plus que triplé en septembre 1990 (16).

Mais déjà d'autres régions s'affirment comme des foyers prometteurs pour le cacao : à Sulawesi Tenggara dans le Kecamatan Ladongi (avec de petites exploitations familiales et de grandes plantations) ou dans le Kecamatan Watubangga (dans le cadre d'un programme de transmigration de plus de 3500 ha), à Sulawesi Selatan dans le Kabupaten Luwu ou encore dans les provinces à l'est de l'archipel comme Nusa Tenggara, les Moluques ou Irian Jaya.

## BIBLIOGRAPHIE

BRAUDEAU J., 1969. *Le cacaoyer*, G.-P. Paris : Maisonneuve et Larose : X-304 p.

HASAN, 1987. *Prospek pengembangan budidaya coklat di Indonesia*. In: *Bulletin Ekonomi Bapindo*, pp. 39-56.

(16) Fin 1990, le giroflier était en Indonésie pour des terres vallonnées la principale alternative au cacaoyer. En septembre 90, son prix atteignait jusqu'à plus de 10 000 roupies du kg, ce qui pouvait laisser espérer (pour un rendement moyen de 0,6 tonnes à l'hectare), des revenus de 6 millions de roupies/ha/an. A la même époque, le kilo de cacao valait au mieux 1 600 roupies, ce qui correspond à des revenus annuels moyens à l'hectare de moins de 3 millions de roupies. Depuis le gouvernement a accordé le monopole de l'achat du clou de girofle à un organisme : le BPPC (organisme de soutien et de commercialisation du clou de girofle) qui n'a pas encore réussi à mettre au point son réseau d'achat et les cours se sont effondrés. En septembre 1991, le paysan avait parfois du mal à vendre à 3 500 roupies/kg malgré un prix officiel fixé à 7 000 roupies.

- EFFENDI PERANGIN S.H.**, 1989. Hukum agraria di Indonesia. *Jakarta. Rajawali Pers*, XV-317 p.
- KUSTIAH KRISTANTO et al.**, 1989. South-East Sulawesi : isolation and dispersed settlement. In Hal Hill (Ed by), Unity and diversity, regional economic development in Indonesia since 1970, *Singapore : Oxford University Press*, pp.567-583.
- RePPPProT**, 1988. Review of phase 1 results, Sulawesi. *Departemen Transmigrasi, Jakarta*, 2 volumes : XII-283 p. ; XII-527 p.
- RUF F.**, 1990. Quelle place pour l'Indonésie dans les producteurs de cacao ? *Montpellier : CIRAD-DSA, N°9/99*, 22 p.
- RUF F.**, 1991. Competitiveness and cocoa cycles, real and false problem from an Indonesian angle. *Communication présentée au Workshop on socio-economic aspects of Sulawesi cocoa*, 46 p.- annexes.
- TOXOPEUS HILLE** (Ed. by), 1983. Archives of cocoa research in Indonesia 1900-1950. *Wageningen*, 293 p.
- TUMPAL H.S. SIREGAR et al.**, 1989. Budidaya, pengolahan dan pemasaran coklat. In : *Penebar Swadaya, Seri pertanian LXXXV/278/88, Jakarta*, IX-170 p.
- VAYDA A.P. et SAHUR A.**, 1985. Forest clearing and pepper farming by Bugis migrants in East Kalimantan : antecedent and impact. In: *Indonesia, N° 39*, pp. 93-110.
- WESSEL M. et TOXOPEUS H.**, 1986. Theobroma cacao L. In : *Plant resources of South East Asia, proposal for a handbook, Wageningen : Pudoc*, pp.66-71.
- WHITTEN A. et al.**, 1988. The ecology of Sulawesi. *Yogyakarta : Gadjah Mada University Press*, XXI-777 p.
- WOOD G.A.R.**, 1982. Cocoa in Indonesia. In: *Cocoa Growers' Bulletin, n°33*, pp.16-21.

**The genesis of a pioneering cacao front in Indonesia: the example of Kecamatan Pakué.— F. DURAND**

Up to the mid sixties, Kecamatan Pakué, in the south-east province of the Isle of Celebes, was a sparsely populated forest area with a relatively diversified economy. From the beginning of the seventies, migrants from the neighbouring province of South-Sulawesi came and planted coconut trees and tobacco, and then in the eighties, clove trees and cacao trees.

This last crop was very successful in the south of Kecamatan Pakué because of the comparative advantages of cacao, the dynamism of the Bugi migrants and encouragement by the State. However, the economic success of the area was achieved at the price of vast clearing of forests which may in the future have serious ecological consequences. Moreover, the option of cacao as virtually a mono-crop has made the peasants dependent on the world market and could also prove dangerous if there is propagation of parasites like the pod-borer which is rife in other provinces of Indonesia.

**Key words:** Cacao, clove, rice, demographic growth, commercial crop, land law, Indonesia, Sulawesi.

**Genesis de un frente pionero de cacao en Indonesia: el ejemplo de Kecamatan Pakué.— F. DURAND**

Hasta mediados de 1960, Kecamatan Pakue situado en la provincia sureste de la isla de Celebes, era una región boscosa, poco poblada, con una economía relativamente diversificada. A partir de 1970, inmigrantes de la vecina provincia de Sulawesi-Sur vinieron a plantar cocoteros y tabaco y en 1980 continuaron con clavo de olor y cacao.

Este último cultivo tuvo un éxito rápido, debido a las ventajas comparativas que ofrece, al dinamismo de los inmigrantes Bugis, así como al apoyo gubernamental.

Sin embargo, este éxito económico de la región tuvo su precio en importantes deforestaciones y que en el futuro traeran grandes problemas ecológicos. Además, la opción del mono-cultivo del cacao, hace a los campesinos dependientes del mercado mundial, de la misma manera que podrían verse muy perjudicados en caso de una propagación de plagas, como por ejemplo el gusano barrenador que castiga ya otras provincias de Indonesia.

**Palabras clave :** Cacao, clavo de olor, arroz, crecimiento demográfico, cultivos comerciales, tenencia de la tierra, Indonesia, Sulawesi.